

Alain André

Rien que du bleu  
ou presque

R O M A N

DENOËL

Extrait de la publication



# Rien que du bleu ou presque



Alain André  
Rien que du bleu  
ou presque

ROMAN

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 2000  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2-207-25143-8  
B 25143-3

Je fus ce petit vieillard de treize ans en sarrau noir, qui a toujours froid, engelures aux doigts et engelures à l'âme. Me voilà aujourd'hui un très vieux jeune homme, mais tellement plus allègre que le petit garçon que j'avais habité autrefois. Je reviens sur les lieux du crime.

Claude ROY,  
*Permis de séjour 1977-1982*

Ce que j'ignorais pourtant, c'est que quels que soient les liens qu'on noue avec les autres, ils ne disparaissent pas comme neige au soleil. Même si on essaie d'oublier à tout prix des êtres qu'on a connus, leur souvenir ne peut s'effacer complètement et laisse une empreinte dans le tréfonds de notre âme.

Shûsaki ENDÔ,  
*La Fille que j'ai abandonnée*





# I

Dans la cour je me souviens, les hauts murs couronnés de tuiles rouges, troués de loin en loin par des fenêtres à l'encadrement identique. Et sur ce quadrilatère clos, répété par les trois autres rectangles hiérarchisés de l'ensemble, le soleil d'automne, l'un des derniers à chauffer la peau, si bien qu'à la sortie du réfectoire il ne reste plus qu'à aller à la queue leu leu s'asseoir, avec sous les ongles l'aigre de l'écorce d'orange, pelée et mangée déjà le long du couloir...

On se laisse glisser, dos au mur, blouse ponçant la pierre jusqu'au goudron tiède. On s'agrège – dernière fois peut-être avant les pluies et le froid –, à la lie de crinières en bataille et de chemises ouvertes sur la peau nue, au chapelet de souliers et de croquenots râpés qu'interrompent quelques paires de tennis ou de charentaises, pourtant prohibées en dehors des

dortoirs et des cours de gymnastique. Et pendant quelques minutes, il n'y a plus que ce bien-être pesant que ponctuent les renvois, articulés parfois, du rôti de bœuf rougeâtre où couraient des nerfs blancs, et les coups de gueule, les trafics, les cadeaux hasardés ou refusés, Fargier tentant une fois de plus de convaincre Praud, *Donne-moi un clope j'te dis, j'en aurai demain par Lacaze !* Il n'y a plus que les mégots balancés d'une pichenette, que le bruit métronomique des crachats expédiés à deux mètres ou davantage, un peu plus loin si possible que ceux du voisin bien qu'à proximité du même caillou, qui semble un îlot blanchâtre, là-bas sur le goudron gris-bleu. Que les pets, les souvenirs de ritournelle, *Capri/c'est fini*, les protestations vagues, toute la camaraderie des pesanteurs pénitentes, que les voix qui vont et viennent en ondes noirâtres, *Vous deviendrez des hommes, nom de Dieu*, disait le surgé, mais comment ?...

Alors on passe une main, douce, sur la rondeur de l'épaule, nue sous la chemise à carreaux. Le geste hésite, puis s'installe, caresse, peau souple, douleur, *Capri*. Au bas du mur de la chapelle s'échappe le gargouillis des chantepleurs, près du château d'eau et de son périlleux escalier de barres rouillées, par lequel il est possible paraît-il, certains soirs, de se défilier, mais vers où ? On renifle sur ses doigts un parfum de

sueur et de soleil. On sent, au creux du ventre enfin, honteuse cette chaleur, ce gonflement lâche de la queue s'épanouissant du seul soleil, du seul répit, pendant que le pion, mains derrière le dos, hors jeu absolument, arpente. Et on effleure, dans la poche de la chemise le papier bleu de sa lettre, *J'espère que tu ne te lasserai pas de m'écrire car moi je ne cesserai pas...*

N'y tenant plus, il se lève et rejoint, devant le mur de la chapelle, le seul espace sans fenêtre du quadrilatère, impeccablement jointoyé entre ses jambes de force en arcs-boutants, et prisé entre tous parce qu'il permet de renvoyer à plusieurs, indéfiniment, à toute volée, vite avant l'après-midi figé des salles de cours, la balle en peau de chien, chargée de colère, plus dure que les balles de tennis usées dont se servent les petits...

Il la frappe, à se faire exploser la paume des mains, qui *sabent* comme on dit dans ce pays qui est le sien, douloureuses, brûlantes, gonflées jusqu'au bout des doigts par la succession des chocs qu'il enchaîne, plus fort, plus mat, plus sec, pour l'envoyer plus loin encore, à rebondir sur les larges pierres froides du mur, hors d'atteinte, et qu'il cogne derechef à poing fermé, sans attendre le rebond sur le sol, à s'écraser le sang entre la peau et les os des phalanges. Puis, au

premier remue-ménage perçu vers le fond du préau, il la cueille en plein vol, d'un geste, et se dirige à travers la cour des moyens vers un autre mur. Il est en sueur, pieds brûlants dans les croquenots d'interne, blouse grande ouverte à peine retenue par une ceinture de ficelles raboutées, c'est ainsi que je le vois, seule silhouette pourtant que la mémoire ne puisse me restituer, mais l'ensemble des attributs est certain, longues jambes, lunettes à monture noire, moue renfrognée, et ces vêtements retrouvés sans plus d'étonnement, mais attendons voir, que si je les avais quittés l'automne précédent...

Le mur une fois atteint, il prend possession du bouton de cuivre sous lequel la pression de l'eau est si violente que le jet fuse ou disparaît d'un coup. Pieds dans la flaque, aussi éloignés que possible du mur, nuque et dos courbés, il reste attentif au bombardement général de l'avant-cours. La veille, juché sur Praud, il a tournoyé dans la cour, crochant comme avec un fléau, de ses bras recourbés, poches cols et tignasses, désarçonnant, renversant, sans économiser ses forces en attendant l'affrontement espéré avec Antonin juché sur le grand Bernaud. Mais le surgé était arrivé, *La prochaine fois je vous préviens il y aura des exclusions!* Autour de lui, sur le goudron, gît le papier quadrillé des bombes, détrempe, orné de traî-

nées violettes, *théorème de Thalès*, naissance de *Cornille en, précambrien*, déchiré pendant l'éclatement sur les dos, les cartables, ou bêtement sur le sol. Et dans la main en conque il avale, à perdre haleine, l'eau vive qui gicle et déborde glaciale sur son visage renversé, remonte le long de la joue, vers le cou et l'oreille. Rêvant que le chevalier après avoir trop bu serait allé s'asseoir. Au pied du chêne, à même le sol dans son armure bleue, il va rendre l'âme, non d'avoir soufflé à se rompre le col, mais de cet abus d'eau perfide, alors que cinquante chevaliers déjà sous lui sont morts, renversés sous les coups de sa masse d'armes, de sa hache ou de son épée. Derrière, les suiveurs sont passés, achevant à la hâte, de leur dague effilée filant vite sous les carapaces armoriées, les seigneurs sarrasins renversés comme quilles de bois. Mais il a bu trop d'eau à la fontaine, la belle Armide il ne la verra plus, ni les îles Fortunées, tandis qu'alentour volent les dernières bombes fusant au milieu des cris des pions...

Il reprend sa respiration, *Dépêche-toi!* pour aller retrouver son cartable parmi tous les autres jetés en vrac, entassés, débordant des étagères défoncées, et à l'instant précis où il s'empare du sien il aperçoit Claveau. Barbe mal rasée, baskets blanches, blouse noire, air blasé d'interne à quelques mois de la libération

finale, son esprit déjà galope pour annuler jusqu'au souvenir de l'avoir aperçu, se regrouper, vite, en bas des premières marches de l'escalier, ne pas se faire remarquer, il est déjà retenu pour les deux dimanches à venir, et les jeudis de même, ne plus y penser, tandis que s'épuise la seconde et stridente sonnerie, *Dépêchez-vous un peu plus que ça, sinon ça va tomber !...*

Pendant ce temps, eux, en troupeau certes, grisonnants mais tellement dignes, devisent, ou tirent sur le porte-cigarettes, ou calmement expliquent, avec quelle rondeur dans le geste du bras, posés derrière leur cravate, puis se dirigent avec la très noble lenteur des dieux, par les portes-fenêtres grillagées et à barreaux du rez-de-chaussée, par les portes graffitées des étages, vers les arènes closes, et tout en piétinant il les regarde, coup à l'estomac, peur s'ajustant à la précédente avec une précision de bielles, Terreaux va rendre les compositions...

Tout se passe comme si je cherchais à prendre au piège du négatif un objet qui n'a plus aucune chance de s'y trouver. Englouti depuis trente années pendant lesquelles je n'ai jamais imaginé revenir dans cette région plus d'un jour ou deux. Je me revois devant les grilles du lycée d'Angoulême trois jours plus tôt : il y a ceux qui se souviennent de leur enfance décidément, et ceux qui se souviennent de l'école.

Je jette mon vélo sur le bas-côté, extrais le vieux Nikon, arme, fais jouer la bague du zoom. C'était là. Je reconnais l'élan des vignes sur la droite, vers la flèche blanche-puis-noire de l'église, le premier marais sur la gauche, au-delà duquel se devine la mer intérieure du Fier. Et pourtant ce n'est plus là. Le sentiment de pur pédalage immobile dont il me semblait avoir conservé une mémoire exacte, je ne parviens plus à m'y glisser. Une goutte s'écrase sur

mon poignet, puis une autre, que ça se décide à la fin !

Je regarde. Rien ne se produit. Du marais sur la droite émergent quelques mottes d'herbes à l'abri desquelles avancent avec lenteur des échassiers blancs : une patte après l'autre, en silence. Rien. Au-delà, à ras de terre, les voiles de bateaux qui regagnent le port d'Ars. Puis s'affirme la suzeraineté du ciel, blanc, nappé de gris clair ou sombre, imprévisible.

Heureusement, les habitudes reviennent, réglage de la lumière sur la partie sombre du paysage, deux tiers de ciel au maximum, ça ira pour commencer. Je fais deux ou trois photos, flèche aiguë de l'église d'Ars. Sans doute déclenché trop vite. Je regarde encore le triangle noir qui servit d'amer à tous les navigateurs de la région. Mon cœur soudain bat plus vite, je tâtonne au bord de la fissure qui s'est ouverte hier en deux tours de roue à peine. Et puis j'ai peur, comment dire ça autrement, la trouille, de quoi ou de qui, la peur d'être vivant, d'être à jamais seul, ou déjà mort, on joue à la balle dans une cour et l'instant d'après la quarantaine s'enfuit, on se voit pédaler en bermuda le long d'une plage, identique et délabré, plus sage et tout aussi démuni...



États d'âme, est-ce qu'ils ne sont pas ridicules ? Non, voilà que j'hésite maintenant, comme effrayé par mon audace. Devant les grilles du lycée, puis pédalant hier, dans cet endroit qui porte le nom, amusant lui, de Mouillebarbe... Je reste au bord, réticent, effrayé, avec l'impression de disparaître dans le paysage.

Tout en faisant mousser les poils du blaireau sur la savonnette qui glisse dans la paume de ma main, je regarde deux enfants à travers la vitre de la salle de bains. La fille tend les bras vers un ballon de caoutchouc que le garçon vient de lui adresser avec une patience appuyée, puis, comme il est trop gros pour sa taille, donne par inadvertance un coup de pied qui l'envoie rebondir sur les dalles calcaires de la courette. Elle me rappelle ma sœur, c'est si loin pourtant l'enfance, presque une autre vie.

Je continue à me passer la joue au fil de l'épée, ce que j'aurais dû faire avant de sortir – une lame neuve est une épreuve quand on a le poil dur et la peau sèche –, jette de nouveau un coup d'œil en direction de la courette. De larges gouttes s'écrasent sur la pierre blanche, la pluie se décide. Les enfants partent

en criant vers leur maison. Sourire radieux de ma sœur ce jour-là, je l'avais traitée d'*hypicrote*, la honte de ce mot déformé avait redoublé l'autre, de n'avoir pas osé aller seul, de nuit, jusqu'aux toilettes du fond de la cour de l'école. Mon père, ironique, moi je regardais ses mains, espérant un mot ou un geste impossibles.

Que faites-vous de vos souvenirs, lorsqu'ils vous tarabustent ?

Sur la couverture du cahier, j'ai noté le mot REPÉRAGES, puis la date, 5 juillet. C'est au lycée que je repense. J'ai cette voix dans la tête, insistante, *Dans la cour je me souviens...* À quoi rime ce pèlerinage sur le *plateau* d'Angoulême, jusque dans la cour d'honneur du lycée ? Je suis né là-bas, bien sûr. Au milieu de ces plaines basses vers la mer, dans cette zone floue entre Centre et Sud-Ouest, on dit *pays de seuil*, où se sont mêlés pendant des siècles paysans et marins, sédentaires et nomades, selon le vent. La plupart du temps je l'oublie, mais c'est de là que je viens : de cet ensemble de villages et de terroirs où j'ai trouvé mes premiers repères, collines, flèches d'église, phares, archipel blanchâtre, puis plateau d'Angoulême,

ruelles, murs du lycée. De cette luminosité pâle, de ce flottement, on croit qu'on regarde et c'est son âme qu'on cartographie.

La preuve. Aujourd'hui encore, dans mes rêves, il m'arrive de me retrouver devant un portail de bois vert bouteille. C'est, derrière des grilles et un jardin, l'unique passage ménagé dans un haut mur de pierre de taille. Aucun oiseau ne chante dans le jardin, les arbres en sont morts ou desséchés. La lumière qui vient de l'autre côté de la porte entrouverte fait mal aux yeux. Je sais à chaque instant que ce portail, ces murs, cette grille, ce faux jardin, sont ceux du lycée. L'oppression diffuse sur la poitrine. Les poumons qui se fripent comme du parchemin. La crainte et l'espoir. Tout cela ne trompe pas, même si le lendemain j'hésite, me demande si le rêve ne venait pas plutôt de cette photographie de l'entrée du palais Kinsky qui hébergeait le lycée fréquenté par le jeune Kafka, à Prague, elle figure dans un livre que j'ai rapporté de là-bas...

Mais mon rêve est antérieur au voyage, et ces grilles, ces moellons, ce jardin, ces portes emboîtées ne ressemblent guère à l'entrée du palais Kinsky. Je les connais trop pour me le faire croire. J'ai si souvent retardé le moment de les franchir.

On piétine quelques minutes derrière la marque peinte sur les dalles du préau, puis on avance, on suit de marche en marche, dans l'escalier constellé de crachats, le veston gris, large, calme, qui couvre le dos voûté mais suffisant à contenir derrière lui les impatiences, les énervements, et même l'insupportable quoique fugitive proximité de Claveau. Dans la salle il faut encore attendre, debout, l'autorisation, puis s'immobiliser une fois assis, classeur ouvert à la page du dernier cours, si bien qu'on peut relire les dernières lignes, mais c'est une autre écriture que la sienne qu'il voudrait relire, alors qu'il ne peut qu'en vérifier la présence dans la poche de la chemise, tant pis cette lettre de Katherine il la connaît déjà par cœur...

*J'espère avoir bientôt une carte de toi, as-tu reçu la mienne, celle de ma sale ville avec piscine prévue depuis*



# Alain André

## •• Rien que du bleu ou presque

Alain André est né près d'Angoulême. Il est l'auteur de fictions brèves publiées en revues et d'ouvrages consacrés à l'enseignement de la littérature. *Rien que du bleu ou presque* est son premier roman.


« L'omerta, l'abjection, les diktats d'une virilité imbécile »...

Dans la paix trompeuse des paysages de l'île de Ré, le narrateur effectue des repérages photographiques. Mais ce sont les images de son adolescence qui s'exposent à la lumière, une à une, jusqu'au plus vif de la mémoire : la vie secrète d'un internat dans les années soixante. Bizutage, discipline et violences sexuelles. Les visages arrachés à l'oubli, à la honte : celui d'un père instituteur, celui d'un premier amour, ceux des « grands » du lycée, les tortionnaires et les victimes. Et la fouille se poursuit, patiente, minutieuse, fragile, jusqu'au plus enfoui, au plus indicible.

Une question obsédante : comment devenir un homme quand on ne peut ni ne veut ressembler à ceux que l'on connaît ?

Le roman d'une quête de soi où seule l'écriture libère.

DENOËL

B 25143.3  9.00  
ISBN 2.207.25143.8  
85 FF TTC

9  782207 251430